

## **Alice's Restaurant d'Arthur Penn**

*Alice's Restaurant*, États-Unis, 1969, 111 minutes

Maurice Elia

---

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49803ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Elia, M. (1994). Review of [Alice's Restaurant d'Arthur Penn / *Alice's Restaurant*, États-Unis, 1969, 111 minutes]. *Séquences*, (175), 28–28.

# ALICE'S RESTAURANT

d'Arthur Penn

**L**e temps départagera-t-il les admirateurs et les détracteurs d'*Alice's Restaurant*? Pour cela, il s'agira de réhabiliter le film, de lui donner une nouvelle visibilité, par exemple de le propulser sans hésiter dans la programmation de nos cinémathèques. Car vingt-cinq ans après, personne ne parle plus de cette admirable ode à la liberté et à une certaine lucidité issue des conflits politiques qui ont secoué l'Amérique de l'époque.

Il est vrai qu'*Alice's Restaurant* baigne dans le hippisme le plus débridé et Arthur Penn y avait trouvé l'occasion de nous présenter une nouvelle idée de l'Amérique et de sa jeunesse, de ses enfants-fleurs qui se refusent à tout arrangement risquant de les séparer, extralucides engendrés par des adultes aveugles. Ce sont des jeunes gens qui se remettent en cause, et qui se cherchent, à travers leurs incertitudes, de nouvelles valeurs, des manières innovatrices de voir les choses et de les vivre.

Cependant, le film de Penn en limite adroitement les débordements selon une alternance calculée de scènes d'humour et de moments pathétiques.

Après s'être enrôlé dans l'armée, Arlo, chanteur folk sans attache précise (Arlo Guthrie, jouant plus ou moins son propre rôle), s'inscrit au Rocky Mountain College dans le Montana espérant y trouver l'alibi idéal pour éviter d'aller au Viêt-nam. Cependant, dégoûté par la bureaucratie de l'école et l'antagonisme des gens de la petite ville, il abandonne tout pour aller rendre visite à son père mourant dans un hôpital newyorkais. Avec Ray et Alice Brock, des amis de Stockbridge, dans le Massachusetts, il participe à la fondation d'une commune dans une église désaffectée et, plus tard, à l'ouverture d'un restaurant. L'arrivée de Shelly, un drogué invétéré, va détruire l'harmonie première de l'endroit. Surtout qu'Alice fait passionnément l'amour avec lui. Après une violente altercation avec Ray, Alice part pour New York où elle rencontre Arlo à Greenwich Village. Ensemble, ils retournent à la commune pour y célébrer le Jour de l'action de grâce par un gigantesque souper. Découvrant que le terrain de décharge de la ville est fermé pour les vacances, Arlo se débarrasse d'une demi-tonne de détritus dans un ravin. Alerté par un automobiliste, l'agent de police Obie finit par découvrir et arrêter Arlo qui plaide coupable devant une cour sourde au moindre de ses arguments. Conséquemment, il est déclaré inapte au service militaire. Suite à la mort du père d'Arlo et à celle de Shelly due à une overdose d'héroïne, les communards accablés décident malgré tout de célébrer en grand l'union conjugale renouvelée de Ray et d'Alice. Au cours des festivités, Ray annonce

qu'il a l'intention d'acheter un grand terrain de ferme dans le Vermont. Mais les membres de la communauté, comme refroidis par la mort de Shelly, ne montrent aucun enthousiasme. En dépit des efforts de Ray, le groupe se sépare. Arlo et sa copine Mari-chan s'éloignent, observés du seuil de l'église vide par une Alice désenchantée, en robe blanche et couronne sur la tête, reine d'une fête trop vite achevée.

Tout le film baigne dans un tel état de vacuité que les espérances d'un choix de vie miné par des interrogations existentielles sans réponse sont palpables dans presque toutes les séquences. Comment inventer un nouvel art de vivre, et quels en seront les termes,



Arlo Guthrie et Tina Chen

lorsqu'on se rend compte qu'il est tout à fait utopique de s'attaquer à la bêtise de la société rien que par l'humour?

En 1968, Arthur Penn connaissait bien Stockbridge, c'est là qu'il passait ses vacances d'été. Il a même fréquenté le restaurant de la véritable Alice et côtoyé l'officier de police Obanheim. Une nuit, Arlo Guthrie et quelques-uns de ses amis sont même venus passer la soirée chez lui. Ils lui ont raconté comment ils ont réussi à s'échapper de tout et de tous, de la conscription, de leurs parents, de leur école, de la police. Ils parlent, ils parlent. Derrière les rires, Penn perçoit cependant leur solitude et il sait qu'ils la perçoivent aussi. Il y a aussi cette chanson qu'Arlo Guthrie a composée et qui est devenue leur hymne à tous. Le cinéaste y détecte une flamboyance qu'il ne connaissait pas. Elle parle de quitter la ville, les exigences et les conventions dictées, tracées depuis toujours.

Du coup, Arthur Penn se met à écrire son scénario

avec l'auteur dramatique Venable Herndon. Ils interviewent tout le monde: Arlo, Ray, Alice, la mère d'Arlo, la mère d'Alice, les jeunes de l'église, ceux qui avaient quitté la commune, qui y sont retournés pour la quitter à nouveau, les amis de Woody Guthrie (père d'Arlo), célèbre chanteur de folk songs des années 30, mort en 1967, troubadour socialiste qui avait fait graver sur sa guitare: «Cet engin tue les fascistes.» La découverte: un autre monde, peuplé de visionnaires, liés par les langues communes de l'astrologie, du tarot et de la certitude que la Californie n'allait plus tarder à disparaître au fond de l'océan. Un monde ouvert, comme leurs bras tendus, comme les portes de leur église.

Mais tout le monde n'allait pas tarder à déchanter: les assassins de Martin Luther King et de Robert Kennedy, les policiers de Chicago tabassant les manifestants à qui mieux mieux, l'élection de Nixon à la présidence, l'explosion des campus de Berkeley et de Columbia... Il est temps de ranger les amitiés spontanées au vestiaire. C'est la prise de conscience douloureuse qu'un monde sans règles du jeu devient vite invivable. Chacun doit donc partir seul, ailleurs, poursuivre sa quête de vérité, mais fort d'un moment de communion inoubliable.

C'est la raison pour laquelle, dans le film, il est difficile de découvrir un quelconque schématisme de l'idéal de la jeunesse d'alors, piège dans lequel bien des films sur les hippies étaient tombés les uns après les autres. On y passe sans arrêt du registre du semi-documentaire à celui de la fiction révélatrice.

*Alice's Restaurant*, dont le dénouement est marqué de subtils panoramiques-travellings qui sont autant d'hésitations tendres, n'a de faiblesses que pour celui qui les cherche. «C'est, dira Penn, un film déconstruit qui correspond à l'esprit de l'époque; les meilleurs films des années 65-70 sont des films faits dans cet esprit.» On voudrait bien le croire, et pourquoi diable devrait-on hésiter à le faire?

Maurice Elia

## ALICE'S RESTAURANT

**Réal.:** Arthur Penn — **Scén.:** Venable Herndon et Arthur Penn, d'après la chanson *The Alice's Restaurant Massacre* d'Arlo Guthrie — **Phot.:** Michael Nebbia — **Mont.:** Dede Allen — **Mus. et Chansons:** Arlo Guthrie — **Mus. additionnelle:** Garry Sherman — **Chansons additionnelles:** Woody Guthrie et Joni Mitchell — **Son:** Abe Seidman — **Dir. art.:** Warren Clymer — **Cost.:** Anna Hill Johnstone — **Int.:** Arlo Guthrie (Arlo), Pat Quinn (Alice), James Broderick (Ray), Michael McClanathan (Shelly), Geoff Outlaw (Roger), Tina Chen (Mari-chan) — **Prod.:** Hillard Elkins et Joe Manduke — États-Unis — 1969 — 111 minutes.